

le printemps prochain, va réussir, ne devrait-on pas profiter de la circonstance pour faire don, de la part du Canada, à la grotte de St-Jean-Baptiste, le lieu même où le plus grand des enfants des hommes est né, d'une lampe avec un petit capital pour son entretien, à côté de celles qui s'y trouvent déjà ?

St-Jean dans le Désert n'est qu'à deux lieues de Jérusalem, et tous ceux qui vont en Terre Sainte ne manquent pas de s'y rendre. Une lampe qui porterait le nom du Canada, brûlant continuellement dans ce sanctuaire, à côté de celles des familles royales de Naples, d'Espagne, etc, apprendrait à tous ceux qui l'ignorent encore, qu'en dehors de cette France qui déclare la guerre à Dieu, qui fait la chasse aux crucifix et à tous les symboles religieux, il se trouve une autre France, par delà les mers, qui prie encore, qui s'honore de descendre de la fille aînée de l'Eglise, et qui malgré les distances, va jusqu'au pied du Calvaire, témoigner de sa foi et y porter les preuves des sentiments religieux qui l'animent.

Il est tout probable que le pèlerinage en Terre Sainte se renouvellera à peu près chaque année par la suite. Que l'encouragement et quel encouragement ne serait-ce pas pour ces pèlerins Canadien de voir dans ce sanctuaire, qu'ils doivent particulièrement affectionner, un objet venant de leur pays, un *ex voto* de leur nation !

On comprend qu'une telle fondation ne demanderait qu'un tout petit capital, disons \$500 à \$600 au plus. Si MM. les présidents des diverses sociétés voulaient bien faire connaître la chose à leurs co-associés, à la prochaine solennité, et faire une collecte dans ce but, pendant la célébration de la Messe, par exemple, avec la permission de MM. les curés, je n'ai pas de doute qu'on pourrait sans peine recueillir la somme nécessaire.

Je me chargerai volontiers de recueillir les montants collectés et d'en publier le résultat.

Le tout très respectueusement soumis.

L'Abbé PROVENCHER

Cap-Rouge, juin 1883.

Education

ECOLE NORMALE LAVAL.

(URSUINES DE QUÉBEC)

Distribution des Prix et Diplômes aux Elèves-Institutrices.

Une société nombreuse et choisie assistait à cette fête de l'intelligence, au couvent des Ursulines, et comme couronnement, Mademoiselle Zélia Fiset vint lire l'adresse suivante, composée par Mademoiselle Marie Biron, l'une des élèves de la deuxième année.

Dans ce morceau fort remarquable, un digne hommage est rendu aux Dames Ursulines qui ont donné leurs soins aux élèves institutrices ; à M. le Principal et à MM. les Professeurs, dont les leçons ont produit de si beaux résultats ; à M. le Surintendant, toujours plein de sollicitude pour le personnel enseignant, et enfin à toutes les personnes qui ont honoré la cérémonie de leur présence.

Voici cette adresse :

Monsieur le Surintendant.

Mesdames et Messieurs,

Lorsque après un long travail, le cultivateur voit la terre qu'il arrosa de ses sueurs se couvrir d'une luxuriante végétation, lorsqu'il peut enfin reposer sa vue sur les moissons dorées qui recouvrent ses champs à l'automne, comme il contemple avec délices ces richesses, fruits de quelques grains de blé confiés à la terre ! comme il se repose avec bonheur au milieu de sa famille. Il n'a plus à redouter maintenant les rigueurs du sort. Cependant sa tâche n'est pas terminée. S'il tient en ses mains des trésors, ce n'est pas pour lui seul. Des peuples entiers ont besoin d'être sustentés, et c'est à lui qu'ils iront demander le pain quotidien ; car à lui seul a été confiée la grande et noble mission de nourrir le genre humain des fruits de son pénible labeur.

Voilà notre mission à nous aussi, élèves institutrices. Après avoir acquis, à force de travail, les connaissances que nous possédons aujourd'hui, nous nous reposerons sans doute avec bonheur auprès de nos mères ; mais bientôt il nous faudra repartir, appelées par notre vocation à former la jeunesse, à élever l'enfant, espoir de l'avenir, à lui donner non pas le pain matériel qui soutient le corps, mais une nourriture plus précieuse,

un aliment toujours nouveau, destiné à fortifier, à développer, à éclairer l'intelligence, cet autre tonneau des Danaïdes, que rien ne peut combler.

Jusqu'aujourd'hui, nous avons, élèves heureuses et quelque peu insouciantes, descendu gaiement le fleuve de la vie, nous laissant emporter par ses ondes rapides, et présentant la voile au souffle de l'espérance ; confiantes dans l'habileté du pilote, nous nous sommes laissés guider par sa main ferme et sûre, sans trop nous préoccuper de notre but, et parfois même presque sans y penser. Mais voilà que nous abordons au rivage nouveau, un autre horizon s'élève devant nous ; tout change d'aspect à nos yeux. Ce n'est plus ici la vie tranquille du pensionnat, avec sa douceur et ses charmes. L'élève est affranchie de la douce dépendance du maître ; on lui indique la route dans laquelle elle devra marcher désormais, et on lui dit : " Va maintenant, entre dans la carrière ; elle est ouverte devant toi ! Tu vois ces jeunes enfants, semblables à des arbustes, ils attendent qu'une main bienveillante vienne les cultiver et les redresser : c'est sur ce fonds que tu dois travailler sans relâche ; n'épargne ni le temps, ni les fatigues, ni l'étude, et rappelle-toi toujours la devise de l'Ecole normale, qui doit être aussi la mienne ! "

" Rendre le peuple meilleur ! "

En ce moment si solennel pour nous, vous nous permettez, messieurs, de jeter un coup d'œil en arrière, et de dire adieu à ce passé qui nous est si cher.

C'est à vous que nous nous adressons d'abord, à vous, Mères tendres et dévouées, qui avez su si bien captiver nos cœurs et nous faire oublier les tristesses de l'éloignement. Ah ! quelle que soit l'allégresse de notre cœur à la pensée de nous réunir à nos chers parents, il nous est bien cruel de nous éloigner de cette sainte maison, où nous avons coulé de si heureux jours, sous la maternelle direction de celles qui nous ont toujours témoigné une affection si constante et si désintéressée, qui ne nous ont demandé en retour que d'être heureuses, et qui toujours nous ont su gré de jouir du bonheur qu'elles nous donnaient. Nous laisserons ici, en vous quittant, la meilleure partie de nous-mêmes. Le souffle de l'adversité, comme un vent brûlant, viendra peut-être dessécher notre âme ; c'est dans ce saint asile, et auprès de vous, Révérendes et bonnes Mères, que nous viendrons alors la retremper et la rafraîchir. Laissez nous donc vous dire en partant : Merci et au revoir.

A vous, Messieurs les Professeurs, et, à vous en particulier, Monsieur le Principal, qui dépensez votre vie à la